

MALTE ET DEUX ECRIVAINS FRANÇAIS

Maxime Du Camp et ses souvenirs de Malte

L'on sait que Gustave Flaubert et Maxime Du Camp firent une brève escale à Malte le 7 et le 8 novembre 1849 au début de leur grand tour d'Orient. Peu de jours après d'Alexandrie, Flaubert écrivit à sa mère: "Si tu veux connaître Malte lis dans le volume de Maxime ce qu'il en dit, c'est fort exact."¹ En effet quelques ans auparavant, en 1844, Maxime Du Camp s'était rendu, sans compagnon, jusqu'à Constantinople et par la suite, en 1848, il fit publier ses impressions de voyage: *Souvenirs et Paysages d'Orient*.

Maxime Du Camp naquit le 8 février 1822 à Paris ². Son père qui fut chirurgien mourut deux ans plus tard. Quand Maxime avait quinze ans, il perdit encore sa mère qui lui légua pourtant une fortune considérable. En 1841, peu après qu'il fut reçu bachelier ès lettres, le jeune homme visita l'Algérie. Dorénavant la littérature et le voyage marqueraient sa vie. En 1843 Maxime Du Camp se lie d'amitié avec Gustave Flaubert qui alors assiste aux cours de la faculté de Droit à Paris. Les deux jeunes hommes nourrissent des ambitions littéraires et c'est à Du Camp que Flaubert lit pour la première fois le manuscrit de *Novembre*. En août, après son échec à l'examen de droit, Flaubert doit retourner à Rouen. En février 1844 Du Camp va voir son ami qui vient de subir la première atteinte d'une crise nerveuse. Il sait immédiatement qu'il va devoir entreprendre seul son périple de la Méditerranée.

Du Camp retourne voir Flaubert à Croisset pendant l'été de 1845. Dans son essai sur Du Camp, le Dr André Finot dit que "sans doute (il) lut à (Flaubert) ses notes de voyage, et prépara avec lui quelques chapitres de ses *Souvenirs et Paysages d'Orient*."³

Pourtant les deux amis vont avoir davantage d'occasions de voyager ensemble. En 1847 Du Camp et Flaubert font une randonnée de quatre mois — de mai à juillet — en Bretagne. Ils rédigent en commun *Par les Champs et par les Grèves*, récit de leur longue marche à pied qui restera longtemps inédit.

Puis c'est l'odyssée de 1849-1851: l'Egypte, Jérusalem, Damas, etc.. Les préparations qu'accomplit Du Camp sont méticuleuses. "Pour faciliter leurs déplacements en pays étrangers, (il) avait obtenu en haut lieu deux missions: l'une, pour lui-même, du ministère de l'Instruction publique, l'autre du ministère de l'Agriculture, pour Flaubert."⁴ En outre Du Camp apprend la daguerréotypie si bien

¹ Gustave Flaubert, *Correspondance* tome 1, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.528.

² Nous puisons des renseignements précieux dans l'article "Maxime Du Camp" du *Dictionnaire de Biographie Française* par Roman d'Amat et R. Limouzin-Lamothe publié par la Librairie Letouzey et Ané, Paris, 1967.

³ Dr. André Finot, *Essais de clinique littéraire: Maxime Du Camp*, Imprimerie H. Gagnault et fils, Issoudun, 1949, 83p., p.21.

⁴ *Id. ibid.*, p.27.

qu'il prend des clichés un peu partout au cours de cette odyssée. De retour à Paris, il fait publier en 1852 *Egypte, Nubie, Palestine et Syrie, dessins photographiques*, le premier livre contenant des photos.

C'est à cette époque que commence à se désagréger la fraternelle amitié. Le 1 octobre 1851 Du Camp fonde une revue littéraire à laquelle Flaubert, épris de la haute littérature, refuse de collaborer.

Maintenant nous présentons le texte sur Malte qui se trouve dans *Souvenirs et Paysages d'Orient* de Maxime Du Camp. Le Dr André Finot dit que "Flaubert reçut ce premier livre avec une telle émotion que *les mains lui tremblaient de joie en coupant les pages*."⁵

"(...) le 21 mai 1844 je montai à bord du *Scamandre* qui devait me conduire à Malte.

(...)L'aspect de l'île est triste, désolé, rugueux: à peine un rare palmier se balance sur quelque roche grisâtre; la végétation paraît nulle, le ciel a tout brûlé, le sol, les arbres et les pierres. Les fortifications de Cité-Lavalette se replient sur elles-mêmes et forment trois ou quatre ports où viennent relâcher les navires de toute nation. Au milieu du principal bassin se balançait le vaisseau amiral, et derrière les murailles crénelées de la ville on voyait passer silencieusement les uniformes rouges des sentinelles anglais.

La ville est belle, bâtie en amphithéâtre, et ses maisons ont jolie tournure avec leurs jalousies vertes et leurs moucharabies avancées. On sent partout la propreté britannique; les marteaux de cuivre brillent aux portes, et les dalles des paliers reluisent d'une éblouissante blancheur. Les rues ne sont que de pénibles escaliers que gravit une population magnifique. C'est le point de réunion de l'Italie et de l'Orient; les deux races s'y croisent. Demi-lazzarone et demi-Arabs, vindicatifs et paresseux, les Maltais ont le teint chaud, les yeux bruns, la chevelure abondante, le geste animé, la parole éclatante; leur costume est simple: un chapeau de paille, une chemise rayée, un pantalon blanc rattaché d'une ceinture en laine rouge; puis dans un coin du vêtement, toujours quelque couteau prêt pour la première querelle. Les femmes sont dignes du beau soleil qui les chauffe et les mûrit pour l'amour. Leurs formes s'arrondissent souples et rebondissantes, leurs yeux noirs brillent d'une coquetterie effrontée pleine de douces sollicitations; leurs lèvres, d'un rose vif, s'entrouvrent pour montrer des dents de perles, et lorsqu'elles marchent, elles ont dans les hanches je ne sais quel mouvement onduleux et puissant qui fait rêver aux femmes charnues du Véronèse et du Titien. Elles s'accommodent délicieusement avec une manière de mantille qu'elles nomment faldetta; elles en sont presque entièrement enveloppées depuis le sommet de la tête jusqu'aux reins; elles s'en servent avec habileté, tantôt ne laissant apparaître que leur brun visage qui reluit de tout l'éclat de leurs yeux,

⁵ *Id. ibid.*, p.22 (F. Corr.).

tantôt découvrant la naissance de leurs épaules et les attaches merveilleuses de leur cou musculeux. Les femmes du peuple demandent presque toutes l'aumône; elles suivent le voyageur ignorant de leurs séductions, en le caressant de la voix et du regard, et il est rare qu'elles partent les mains vides. Une d'elles, jeune, jolie, souriante, me disait en inclinant gracieusement la tête: "Excellence, faites-moi la charité pour l'amour de mes beaux yeux noirs!" — Comment résister? — Les officiers de marine aiment beaucoup à relâcher à Malte.

A Cité-Lavalette, je ne visitai que deux monuments remarquables: l'église Saint-Jean, et le palais des grands-maîtres, actuellement occupé par l'amiral gouverneur. L'extérieur de Saint-Jean est pauvre, mesquin, sans noblesse; pas une sculpture, pas une statue, rien que les murailles nues et grises; mais j'oubliai vite la façade dès que j'eus franchi la porte. La voûte immense, haute et sonore s'appuie sur de belles colonnes d'ordre composite, dont le fût s'entoure de damas de soie rouge. C'est d'un effet bizarre et lugubre; il y a là une incroyable profusion de richesses: de l'or, de l'argent, du marbre. Des grilles d'argent défendent des autels de vermeil; chaque pavé est une mosaïque, chaque mosaïque un écusson de marbre émaillé de ses couleurs et entouré de sa devise. Auprès du choeur, à gauche, la chapelle de France occupe une des travées latérales; les murs sont d'azur au semis de fleurs de lis d'or, et au-dessus des grandes L de Louis XIV, plane la couronne royale. Dans un coin sur un tombeau de marbre blanc, repose un charmant jeune homme, M. de Beaujolais, frère de Louis-Philippe. Il est nonchalemment appuyé sur le coude et paraît endormi; à le toucher, il se réveillerait. Dans cette église si pleine encore des souvenirs de ces vieux lutteurs d'autrefois, l'esprit s'arrête volontiers à contempler cette aimable figure d'adolescent qui sommeille sur sa tombe. La grâce de la pose et l'habileté de l'oeuvre font reconnaître Pradier. Les caveaux qui s'étendent sous l'église renferment les sépultures des grands-maîtres: Villiers de l'Ile-Adam, qui de Rhodes porta l'ordre en Candie, en Sicile, à Viterbe, et enfin à Malte; Lavalette, Pierre de Monti, Martin Garcias et bien d'autres. Leur statue dort les mains jointes sur la dalle de leur sépulcre entre leur blason et leur épée.

Avant de quitter l'église, j'entrai dans la chapelle consacrée à saint Jean; au-dessus de l'autel s'étend une grande toile de Michel-Ange Caravaggio, représentant une décollation de saint Jean. La couleur a un peu poussé au noir, mai c'est de belle et fougueuse composition. Le saint martyr, couché à terre, baigne dans son sang, et le bourreau encore armé de son épée, tend la tête sacrée à la blonde Hérodiade qui détourne les yeux en présentant le plat d'or. Non loin de là, dans un bénitier, le chef du saint décapité, ferme ses paupières de marbre blanc; ses traits fins, un peu trop élégants peut-être, sont encore attristés par la dernière contraction de la mort. Ah! la haine d'Hérodiade a dû s'évanouir en contemplant ce charmant visage. Je donnai un dernier coup d'oeil, un dernier regret à ces dalles saintes sur lesquelles s'agenouillaient

jadis les soldats chrétiens, et où maintenant les mendiants traînent leurs haillons, pendant que les amoureuses de Malte viennent entendre la messe en musique et agacer de l'oeil les beaux officiers anglais.

A l'ancien palais du grand-maître, quelques galeries démeublées et l'arsenal s'ouvrent seuls au public. La vue de la salle d'armes est attristante et superbe. Trois cents armures damasquinées d'or et d'argent, des trophées enlevées aux Turcs, des sabres, des haches, des poignards ruisselants de pierreries, des trompettes, des timbales encore bossuées par la guerre, des pennons de bataille sur lesquels les armes des chevaliers s'accrochent à celles de l'ordre, et au milieu de ces reliques d'un passé glorieux, des sabres, des piques d'abordage, seize mille fusils anglais qu'on montre avec orgueil, et brochant sur le tout du tout, l'éclatant blason de la Grande Bretagne. J'eus la sottise d'en être furieux, et je m'éloignai de fort mauvaise humeur.

Je descendis plusieurs rues, j'en remontai d'autres, et je me trouvai sur une sorte de grande place nue où étaient échouées çà et là quelques voitures de formes singulières attelées à des chevaux d'une maigreur fantastique. Je m'introduisais tant bien que mal dans une de ces boîtes inconfortables, et je me pris à chercher un équilibre difficile à trouver. La caisse a la forme d'un trapèze renversé, percé de petites fenêtres à rideaux de cuir gras. Les brancards s'allongent démesurément, et les roues s'écartent en arrière à proportion. Ceux qui, sur les quais, feuilletent d'un doigt distrait les cartons des étalagistes, ont certainement vu la portraiture de mon équipage; il ressemblait à ces antiques carrosses espagnols que nous avons tous vus dans les vieilles éditions de Don Quichotte. On ficela entre les deux brancards, une rosse rétive et peu fringante; le conducteur serra sa ceinture pour mieux courir, retroussa ses manches pour mieux frapper, prit d'une main le licou de la malheureuse bête, et de l'autre un respectable gourdin. Etonné de ces préparatifs, j'examinais silencieusement ce qui allait se passer. Il me regarda en souriant avec un air d'intelligence, puis il administra à son quadrupède une vigoureuse et sonore bastonnade, en l'accablant d'un feu d'artifice d'intraduisibles injures. L'animal resta un instant immobile, mâchant quelques brins de paille desséchée; il secoua lentement la tête, et cheval et conducteur partirent au petit trot, l'un traînant l'autre. Quant aux essieux, ils ne portaient pas la voiture, ils la suivaient.

Cahotté dans ma *calessina*, et mangeant des oranges, je traversai un paysage terne, plat et poussiéreux; tout est gris, les arbres, les chemins, les pierres, les maisons. Ça et là, je voyais surgir du sol les arcades ruinées d'un vieil aqueduc, au loin bleuissait la mer, et sur les bords de la route s'épatait lourdement l'écrasante verdure des figuiers de Barbarie. Pas un ombrage, pas un abri contre un soleil de feu, rien que des terrains pierreux, nus et calcinés.

J'arrivai bientôt à Città-Vecchia; bâtie sur une hauteur, la ville domine l'île entière dont l'aspect est profondément décourageant; cette monotonie de tons attriste les yeux. L'église de Città-Vecchia n'a rien de remarquable qu'une extravagante profusion de saints et de saintes en argent. On en a mis partout,

sur les autels, sur les colonnes, sur les corniches; elles sont toutes passablement mauvaises, et n'ont qu'un mérite: le métal. J'allai visiter la fameuse grotte de Saint-Paul, qui, malgré son renom, signifie très peu de chose. Dans une espèce de cave une manière de personnage en pierre se tient debout sur un piédestal. Il passe pour un authentique portrait de saint Paul; j'acceptai sans conteste. Plus loin, la terre s'éventre et se creuse en catacombes curieuses et profondes. On parcourt différentes pièces souterraines d'une conservation assez parfaite pour qu'on puisse, sans hésiter, reconnaître à quel usage elles servaient. J'errai ainsi une torche à la main dans les galeries, les fours, les sépultures, les chapelles. On sait mal les dimensions exactes de ces cryptes, et je crois qu'il est superflu de dire qu'on raconte l'histoire de plusieurs Anglais égarés que jamais on n'a pu retrouver.

Je revins à Cité-Lavalette par la même route et dans le même voiture. A ma grande surprise, je n'en sortis pas trop incomplet, et le soir après mon dîner, j'allai me promener sur la place d'armes. Là m'attendait un spectacle délicieux et inattendu.

La nuit était venue; la lune brillait éclatante et sereine dans un ciel d'un bleu nacré; de pâles lumières vacillaient aux maisons, et sur la place, la musique du 1er royal Highlander sonnait la retraite. Ces blonds Ecossais, aux jambes nues, le plaid bariolé sur l'épaule, marchaient en mesure et jouaient du pibroch, l'instrument national de leur pays bien-aimé, pendant que des enfants, superbes sous leurs haillons, éclairés par les blondes lueurs de la lune, dansaient au son de cette musique sauvage. Autour d'eux, se promenaient de belles dames de Malte, maniant l'éventail, des palikaris aux jaquettes blanches, des Barbaresques brodés d'or, des Arabes immobiles sous les plis de leur burnous, des Orientaux impassibles et quelques femmes anglaises étalant leurs toilettes parisiennes. C'étaient un mélange de toutes nations parmi lesquelles je venais voyageur amoureux des contrastes, et cherchant cette poésie qui chaque jour nous fuit davantage. Je restai là longtemps, et toute la nuit, dans mes rêves, je vis des hommes en turban qui se promenaient, le soleil à la main, sur les brumeuses montagnes de l'Ecosse. ⁶”

Ce qui est agréable dans ce texte c'est le ton amusé employé par Maxime Du Camp pour rendre compte d'une réalité différente qui l'étonne. Il accepte “sans conteste” le fait que le “personnage en pierre” constitue “un authentique portrait de saint Paul”. L'astuce déployée par les femmes du peuple en demandant l'aumône séduit Maxime Du Camp, qui ne tarde pas à appeler ces mendiante des “amoureuses”.

Au cours de sa carrière d'écrivain, Du Camp s'occupe également de critique et d'histoire de l'art. Le texte sur Malte témoigne de ce goût pour les beaux-arts puisqu'il contient une description du tableau du Caravage *La Décollation de saint Jean* et

⁶ Maxime Du Camp, *Souvenirs et Paysages d'Orient*, Arthus Bertrand, Paris, 1848, 380p., pp. 8-18.

mentionne le tombeau du comte de Beaujolais par Pradier, deux chefs-d'oeuvre qui élèvent le prestige de l'église Saint-Jean.

Tout le long de son ouvrage, Maxime Du Camp va à la recherche de la couleur locale et de traits bizarres mais non dépourvus de charme qui caractérisent la mosaïque de populations habitant le rivage oriental de la Méditerranée. Dans les toutes premières pages l'auteur prévient le lecteur:

"(...) les costumes typiques se perdent et les nationalités disparaissent! Bientôt on ne pourra plus voyager que pour voir des paysages, tous les peuples se ressembleront et l'on s'extasiera sur les progrès de la civilisation."

Or précisément Maxime Du Camp observe les "costumes typiques" des Maltais qu'il apprécie du premier coup. Et si la population échappe aux "progrès de la civilisation", leur commerce ne peut qu'alimenter le rêve.

Plus tard dans sa carrière, Maxime Du Camp publiera d'autres livres dont *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie*, *Convulsions de Paris*, *Souvenirs de l'année 1848* et *Souvenirs littéraires*. En 1880 il est reçu à l'Académie Française. Il meurt en 1894 à l'âge de soixante-douze ans.

Paul Morand: Malte sur la route des Indes

Après de longues années d'exil intellectuel auxquelles il fut contraint par l'épuration qu'entraîna la Libération, Paul Morand (1888-1976) fut pourtant, vers la fin de sa vie, élu à l'Académie Française. Bruno Vercier et Jacques Lecarme, les auteurs de *La littérature en France depuis 1968*, (Bordas, 1982), l'élèvent à la hauteur de ces grandes figures que sont Louis Aragon, André Malraux et Jean-Paul Sartre. La publication récente des *Nouvelles Complètes* en deux volumes dans la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade de Gallimard (1992) confirme le jugement que Morand est un écrivain classique du XXe siècle.

Nous présentons surtout le chapitre que Morand consacre à Malte dans *La Route des Indes*. L'ouvrage paraît pour la première fois en 1935 chez Plon avec une réédition qui suit en 1936⁷. Puisqu'à l'époque Malte fut une colonie britannique, nous considérons d'abord les séjours qu'au début du siècle Morand fait de l'autre côté de La Manche. Le premier date de 1903 lorsque Morand, encore adolescent, fut mis en pension dans le Derbyshire afin d'y perfectionner l'anglais. En 1908, après trois années d'études de

⁷ *Id. ibid.*, p.27.

⁸ Nous faisons remarquer que Morand mentionne juste Malte dans deux ouvrages de cette époque: d'abord dans la nouvelle *Monsieur Zéro* qui paraît en 1936 dans le recueil *Les Extravagants* (v. Morand, *Nouvelles Complètes* vol. 2, Pléiade, p.301) et, peu après, dans le récit de voyage intitulé *Méditerranée, mer de surprises* de 1938 (v. Morand, *Méditerranée, mer de surprises*, éd. du Rocher, 1991, 230p., ill., p.22).

relations internationales à l'Ecole des Sciences politiques de Paris ⁹, le jeune homme retourne en Angleterre, cette fois-ci, à l'Université d'Oxford où il suit des cours de façon très libre. Peu après il est reçu au concours des Affaires Etrangères, ce qui lui permet de poursuivre ses études pendant quatre ans à l'Ecole des Sciences politiques¹⁰. En 1912 Morand est nommé à un poste à l'Ambassade de France à Londres qu'il occupe jusqu'en 1916. Dans *La Route des Indes* il décrit des ouvriers maltais carénant les navires dans les docks de la Tamise:

“Aux docks des Indes (...) on aperçoit des steamers qui font leur toilette, entre deux voyages, comme une actrice entre deux actes. Des Maltais semblent les masser, les frotter d'huiles essentielles...”¹¹

La carrière diplomatique offre, bien sûr, à Morand plusieurs occasions de voyager. En 1925 il doit se rendre à Bangkok afin d'y remplir la fonction de chargé d'affaires¹². Ainsi il fera le tour du monde, odyssée qu'il raconte dans ce livre fascinant qu'est *Rien que la Terre* publié en 1926 chez Grasset. Parti de Paris, Morand va à New York, de là à Vancouver et le voilà, en conformité de son style rapide, arrivé en Extrême-Orient. Mais on ne va pas vraiment à la recherche de Malte (ou des Maltais) en se dirigeant vers l'ouest. L'île se trouve plutôt sur les routes maritimes traversant la Méditerranée de l'ouest à l'est vers le canal de Suez. Par exemple, dans *La Route des Indes*, en décrivant Port-Saïd, Morand dit qu'au début du XXe siècle l'escale avait connu des jours meilleurs. En revanche, dans les années trente, “les dancings, les eldorados, les casinos¹³” qui, avaient en plus valu à Port-Saïd une “mauvaise réputation”, avaient disparu. Suit une brève mention de certains membres de la communauté maltaise lesquels relayaient les fêtards d'hier en organisant de médiocres distractions:

“Aux deux clubs d'un Port-Saïd pudibond, le Cercle maltais et le Cercle grec, se jouent de grosses et sérieuses parties.”

Nous reproduisons intégralement le chapitre intitulé “Malte”. Dans le chapitre précédent, l'auteur dit que le 8 février 1936 il se trouvait à Marseille¹⁴. Ce détail laisse supposer que Morand se serait embarqué au port phocéen et que, quelques jours plus tard, son navire aurait longé l'archipel maltais. Rappelons qu'en février 1936 la guerre italo-éthiopienne se poursuivait et que l'Amirauté avait mis la flotte de Sa Majesté en Méditerranée en état d'alerte.

⁹ V. Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le Cosmopolitisme littéraire* suivi de *Trois entretiens avec l'écrivain*, Klincksieck, 1968, 275p., p.18.

¹⁰ V. Id. *ibid.*, p.35.

¹¹ P. Morand, *La Route des Indes*, L.G.F., Le Livre de poche Biblio, 1992, 252p., p.18.

¹² V. Sarkany, *op. cit.*, p.89.

¹³ Morand, *op. cit.*, p.69.

¹⁴ V. Id. *ibid.*, p.25

“Ce matin, au réveil, je monte sur la passerelle. Tardivement, la lune s’est couchée, emportant avec elle les derniers morceaux de nuit. Cette île rocheuse qui vient de défiler par tribord, au centre de mon hublot déboulonné, c’est Gozzo, la première pierre de l’archipel maltais. Après la baie et le pédoncule de Mellieha, Malte commençait.

— Quel ciel, dis-je à l’officier de quart. Déjà toute la lumière de l’Afrique et encore toute la fraîcheur de notre hiver européen. De quel côté est la Sicile?

Il m’offrit ses lourdes jumelles prismatiques au bout desquelles je vis soudain se détacher dans l’azur une pyramide éclatante: l’Etna. A ses pieds, posée sur une base étroite et brumeuse, toute la Sicile se déroulait, de Syracuse à Messine.

Mes regards se tournèrent vers Malte, terrier rocheux où les derniers grands fauves d’Europe, chassés par les glaces, vinrent finir leur errante carrière dans la tiédeur d’un plus doux climat. Les mouettes, tout leur blanc gréement dehors, se laissaient porter, elles et leur plainte, dans un ciel où traînaient ça et là de longs filaments trop paresseux pour s’agglomérer en nuages. Les parois pierreuses de Malte et son arête dorsale couronnée de tours de guet tranchaient net dans tant de suavité, avec une crudité et une sécheresse insignes; à peine un peu d’ombre et de verdure subsistaient dans ces failles volcaniques où coulent les pluies. De petites villes s’étagaient au-dessus du port de La Valette, couronnées d’églises jésuites et de fortifications déclives.

Eglise et forteresse, défense et foi, voilà Malte. Gobineau pourtant n’y voit que “des rochers d’opéra, attendant leur ténor, prêt à pousser une cavatine”, et Byron lui chante cette barcarolle impertinente

Adieu, sacrées rues en escaliers,

Adieu, habits rouges et faces rougies!

Ils n’ont pas senti le tragique ensoleillé de cette île au destin trop grand pour elle.

Colonie phénicienne, race phénicienne, langue phénicienne (quatre-vingts pour cent des Maltais, nous disent les Anglais, ne comprennent même pas l’italien), terre bizarrement située, presque équidistante d’Afrique et d’Europe sur la ligne nord-sud, de Gibraltar et de Port-Saïd sur la ligne est-ouest, position stratégique jadis formidable, Malte a connu tous les envahisseurs; les lieux y portent des noms grecs, arabes, français, italiens, espagnols, anglais, comme la mer y porte toutes les formes de barques de pêche ornées, comme à l’étrave les jonques chinoises, d’yeux peints.

L’humanité y a joué quelques-unes de ses grandes parties, Rome contre Carthage, Byzance contre Rome, la Chrétienté contre l’Islam. Saint Paul y a fait naufrage, les Français y sont entrés avec les rois normands de Sicile, au XIIe siècle, et n’en sont presque plus sortis jusqu’à la Révolution.

Les souvenirs français s’y lèvent en foule de chaque pierre. Lorsque l’ordre de Saint-Jean de Jérusalem fut chassé de Rhodes par les Turcs, c’est un Français, le Grand Maître de l’Isle-Adam qui prit possession de Malte et s’installa

au château Saint-Ange avec ses chevaliers, fondant ainsi l'ordre de Malte qui obtint de Charles Quint des lettres patentes contre paiement d'un tribut annuel d'un faucon en signe de vasselage.

L'ordre conservait sa division en sept "langues" correspondant aux nations chrétiennes; mais depuis le Réforme il ne se recrutait plus guère que parmi des Français.

La capitale s'appelle La Valette du nom de son fondateur. "Ville bâtie par des gentilhommes pour des gentilhommes", disait-on. Le code qui aujourd'hui encore entre dans la composition de la législation maltaise s'appelle le code Rohan et il fut édicté au XVIII^e siècle par le dernier Grand Maître français, prince de Rohan; française était la belle flotte de galères aux voiles croisées d'écarlate qui sortit si souvent contre l'infidèle; le sang français coulait sur ces assises de roc derrière les hauts sabords qui crachaient leurs insultes aux Sarrasins.

Jehan Parisot de La Valette, gentilhomme français, Grand Maître de l'ordre de Malte, s'illustra en 1565 au siège célèbre qui sauva l'île, rempart de la Chrétienté, de l'assaut des mahométans. La Valette connaissait les Turcs pour avoir servi un an comme esclave sur les galères de l'Algérien Dragut. Il retrouva son vieil ennemi à la tête de l'escadre du sultan qui assiégeait Malte et en triompha. Après quoi il construisit cette forteresse de La Valette que toute l'Europe prenait pour modèle.

Deux siècles passèrent; les chevaliers perdaient leurs vertus guerrières; l'ordre dégénéra. Bonaparte, en route pour l'Egypte, s'empare de l'île, puis la perd et les Anglais y réinstallent les chevaliers de Malte qui avaient déménagé à Rome. Mais déjà l'Amirauté avait compris l'importance stratégique de cette place. Plutôt que de renoncer à Malte que, par le traité d'Amiens, ils s'étaient engagés à évacuer, les Anglais préférèrent violer le traité; ils apposèrent sur la porte principale de l'enceinte une plaque commémorative déclarant qu'ils y étaient entrés "appelés par la voix de l'Europe et l'amour des Maltais" et s'installèrent définitivement sur cette pointe extrême d'Europe, devant l'étroit chenal qui sépare la race claire et libre des races sombres et asservies.

A nouveau je regardai par la jumelle le grand triangle blanc du volcan; l'Etna et Malte, l'Italie et l'Angleterre face à face. Avec une éloquence muette le problème que nous vivons se posait devant moi ternissant la lumière. Comment échapper à l'inquiétude devant ces armures massives qui font de l'île entière un chevalier en veillée, devant ces créneaux attentifs qui, par un épouvantable renversement des choses, cachent aujourd'hui des pièces à feu tournées non plus vers l'est, contre l'Islam, mais face au nord, comme un revolver que la race blanche appuierait sur son propre front? Les deux mâts de TSF qui s'élèvent droit comme un cri d'alarme recevront-ils un jour par-dessus Green Park, du haut des dômes de l'Amirauté londonienne, un ordre mortel de suicide? Je ne le crois pas; Malte, forteresse anglaise, n'est plus qu'à un quart d'heure d'avion de la côte italienne et ce qui était sa force fait aujourd'hui sa faiblesse. De tous

côtés l'Italie la guette; la petite île de Pantelleria, entre la Sicile et Tunis, hier déserte, est devenue en peu de mois une forteresse italienne; c'est le *Daily Telegraph* qui le premier, cet hiver, l'a signalée en poussant un cri d'alarme. Les calanques de Malte n'offrent plus à une flotte moderne un abri, une sécurité suffisants. L'Angleterre cherche déjà, en Méditerranée occidentale, un autre point d'appui; aux Baléares peut-être...

Le matin, la ville basse éclairée par le sud-est est couleur charmois clair; la ville haute violacée garde seule quelque chose des caresses carminées de tant de couchants. Les angles saillants de la citadelle dominent une campagne chauve et avare qu'on sent très, très vieille, comme toute cette terre avec ses terrasses et ses rides, pareilles aux plis d'un front soucieux. La cathédrale Saint-Jean domine seule les remparts, à mesure que nous approchons, tandis que le palais des Grands Maîtres s'enfonce derrière le chemin de ronde.

Malte sépare la Méditerranée en deux bassins. Sous les projecteurs convergents de Tripoli et de Syracuse, sous les feux de Bizerte et de ce phare éternel qu'est l'Etna, elle annonce au voyageur qu'il entre dans une seconde mer intérieure et que l'Orient tire maintenant devant lui les rideaux de son grand opéra et allume les chandelles d'un théâtre plein de philosophies et de marionnettes, de religions éternelles et de dieux à têtes d'animaux."¹⁵

Stéphane Sarkany considère *La Route des Indes* comme une "étude géographique et politique plutôt (qu'une) relation de voyage"¹⁶. En effet, au milieu des années trente, Morand se trouve dans une situation privilégiée pour mener à bonne fin une telle étude. Bien qu'en 1926 il ait demandé et obtenu un congé indéfini du Ministère des Affaires Etrangères, par la suite il devient le "chroniqueur officiel" du *Figaro* et, en 1936, il fait déjà partie de la direction de ce quotidien conservateur¹⁷. Dans *La Route des Indes*, Morand parcourt les routes maritimes et terrestres menant à l'Orient en esquissant l'histoire et le climat politique de chaque escale importante — c'est ce qu'il fait pour Malte.

De toute évidence le chapitre sur Malte porte l'empreinte du diplomate. Au moment où la guerre italo-éthiopienne s'intensifie, Morand constate l'affaiblissement de la position stratégique de la forteresse. Un peu plus loin il dit:

"Depuis octobre 1935, l'axe de protection de la route des Indes a changé; il ne passe plus, en ligne droite, par Gibraltar, Malte et Port-Saïd, il s'établit en triangle, formation de combat: sur mer, le triangle Alexandrie, Chypre, Caïffa (...)"¹⁸

¹⁵ *Id. ibid.*, pp.27-31.

¹⁶ Sarkany, op. cit., p.147.

¹⁷ *V. id. ibid.*, pp.133 et 137.

Entretemps les croiseurs britanniques ne peuvent que patrouiller au large de la côte égyptienne, tandis que les navires italiens, transportant les troupes vers l'Erythrée, continuent à s'avancer sur le canal de Suez. Le ravitaillement des véhicules utilisés tout le long de cette campagne a une importance particulière. Pour cette raison, des armateurs de nationalités différentes arment hâtivement des bateaux. Des cargos, "le pont couvert de bidons", voguent à travers la mer Rouge, mais plusieurs — dont un ou deux seraient maltais — échouent sur les dangereux récifs érythréens¹⁸.

Qu'allait-il arriver après l'annexion de l'Éthiopie à l'Italie? Comment la Grande Bretagne allait-elle continuer à garantir la sécurité du canal de Suez face à des menaces croissantes? Le Foreign Office avait besoin d'une armée plus importante dans la région, mais là il ne pouvait pas compter sur les Égyptiens qui, depuis quelque temps, réclamaient l'indépendance. Morand songe aux diverses ethnies:

"Pour défendre l'Égypte contre les envahisseurs possibles, il faudrait une armée, une nation armée, et le temps nécessaire pour mettre sur pied cette armée composée de Turcs, d'Arabes, de Coptes, de bédouins, de Syriens, Arméniens, Kurdes, Juifs, Indiens, Maltais, plus ou moins protégés européens, enclins à se défilier dans les consulats au premier bruit de mobilisation..."²⁰

Les extraits que nous avons reproduits mettent en évidence les hésitations de Morand devant les intérêts qui, à l'époque, créaient de la tension dans les relations italo-britanniques. Tantôt l'auteur, se montrant fidèle à l'esprit des accords Laval-Mussolini de janvier 1935, ferme les yeux sur la politique expansionniste du régime fasciste, tantôt, anglophile invétéré, il décrit la Home Fleet prête à contre-attaquer.

En ce qui concerne Malte, Morand la perçoit avec une acuité remarquable. Dans l'éventualité d'un deuxième conflit mondial, l'île ne pouvait que s'attendre au pire.

¹⁸ Morand, op. cit., pp.35-36.

¹⁹ V. *id. ibid.*, p.135.

²⁰ *Id. ibid.*, pp.116-117.